

L'aveugle de Jéricho.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Nous pouvons lire ce passage évangélique comme le récit d'un des nombreux récits de guérison qui prennent place dans les Evangiles. Ces passages nous mettent en présence de la toute-puissance de Dieu, de Celui qui peut tout, de Celui qui est au-dessus des lois de la nature puisqu'il l'a créée, de Celui, qui par ses miracles peut débarrasser l'homme de ses maladies et handicaps. Tout cela est vrai, mais réalisons que le plus grand des miracles, celui en qui tous les autres prennent leur source, c'est que Dieu se soit fait homme. Nous qui sommes si habitués à cette donnée de la foi, cela nous étonne-t-il encore ? Prenons-nous conscience du caractère incroyable, impensable de cette nouvelle, de son caractère si « insensé » qu'elle mènera Celui qui est *la Vraie Lumière, celle qui éclaire tout être humain* au rejet, jusqu'à la mort sur la croix car *le monde ne l'a pas reconnue*.

Dieu, le Tout-Autre, Celui dont la nature est fondamentalement différente de la nôtre, décide pourtant de se faire l'un d'entre nous, assumant notre propre chair par pur Amour pour les hommes et pour abolir la distance entre Lui et eux, pour qu'ils deviennent *participants de sa nature divine* (2 Pi 1,4). Quel plus grand miracle que celui-là ?

L'aveugle est assis au bord du chemin, et il mendie car condition physique et sociale le met dans un état de dépendance totale, par lui seul il ne peut rien, et il le sait. Alors il s'écrie « **aie pitié de moi !** ». Cet homme, c'est nous, c'est chacun de nous dans l'état de délabrement dans lequel notre éloignement de Dieu nous a projeté. L'aveugle, c'est l'image de l'homme déchu, l'image qui de celui qui s'est éloigné de Dieu, qui s'est exilé de sa condition originelle et qui s'est désintégré lors de sa chute au point de ne plus voir le monde que dans sa réalité purement matérielle,

Comme lui, nous sommes assis au bord du chemin alors que nous devrions être en route pour retrouver le chemin de notre vocation première : « *être participants de la nature divine* » (2 P 1,4), en chemin sur la voie de la déification.

Mais avec ce cri « **aie pitié de moi** », nous commençons à nous mettre en route. Cet appel est plus qu'une interpellation, c'est plus qu'une demande, c'est le véritable cri d'un cœur qui croule sous le poids d'une pesanteur insupportable, d'une souffrance insoutenable dont il faut qu'il se débarrasse sous peine de mourir. La demande n'interviendra d'ailleurs que dans un deuxième temps, quand Jésus lui dira : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » « *Que je retrouve la vue* » répondra l'aveugle.

Nous avons là, sans doute, un modèle de ce que devrait être notre prière, car elle me met en route comme le fils prodigue s'est mis en route pour retrouver la maison de son père. Ce sera un modèle si, tel l'aveugle, chacun des nombreux *Kyrie Eleison* que je prononce au cours de la Divine Liturgie ou dans ma prière

personnelle est empreint de la conscience vive d'avoir besoin de la pitié de Dieu pour vivre de sa vie. Nous avons l'habitude, dans notre prière de demander régulièrement le pardon de nos péchés que nous associons trop rapidement à des fautes morales. Mais au-delà de nos péchés, avons-nous conscience de notre péché, c'est-à-dire de l'**état** dans lequel nous sommes et que l'Eglise appelle l'**état déchu** ? Cet état de l'homme déchu nous fait si peur que nous nous empressons de le remplacer par la faute morale qui n'en est que la conséquence. Il est plus facile d'avouer des fautes au regard de la morale (fautes qui sont souvent, avouons-le, assez dérisoires) que de réaliser avec angoisse la situation qui est la nôtre, faite de dissociation à l'intérieur de nous-même, de désintégration de notre personne. La faute morale, nous sommes persuadés que nous pouvons en venir à bout par notre propre volonté, que nous pouvons changer de comportement par un effort personnel. Nous comptons sur notre propre force. Mais nous savons pertinemment que nous ne pouvons retrouver notre nature originelle de cette façon. Nous sommes impuissants et totalement dépendants de la miséricorde de Dieu.

C'est la raison pour laquelle chacun de nos Kyrie Eleison, chaque fois que nous prononçons la prière « *Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi, pécheur* », nous devrions le faire avec l'énergie de celui qui se sent en danger, l'énergie avec laquelle Pierre s'écrie : « *Seigneur sauve-moi* » quand il sent qu'il va se noyer.

Rappelons-nous le début de la Didache, cet écrit du 1^{er} ou 2^{ème} siècle : « *Il y a deux voies, l'une de la vie, l'autre de la mort, mais la différence est grande entre ces deux voies* ». En implorant la miséricorde de Dieu, nous commençons à emprunter la voie de la Vie.

Amen